

Communiquer en français

René Lésel

Rédacteur en chef

La phase ultime d'une étude scientifique est constituée par la publication des résultats de la recherche ; cette communication se fait oralement lors de colloques, conférences, et par écrit dans des revues et ouvrages spécialisés. Une telle diffusion intéresse le monde scientifique dans la sphère de l'étude, mais aussi l'économie générale du pays qui l'a commanditée et elle interagit avec son industrie et son commerce. Cette opération finale est commune à toutes les sciences ; l'agronomie, l'agriculture, l'agroalimentaire n'échappent pas à la règle. C'est grâce à la diffusion des travaux réalisés au sein de ses instituts de recherche que la France occupe une place privilégiée dans la production agricole et agroalimentaire dans le monde. Au sein de l'espace francophone qui s'étend à des degrés variables sur tous les continents, la diversité des thèmes abordés est considérable et concerne toutes les formes d'agriculture sous les climats les plus variés. Les instituts de recherche agronomique et les universités francophones comptent parmi les grands pourvoyeurs de documents scientifiques dans le monde. C'est donc à l'échelle de l'économie mondiale qu'il faut analyser l'impact de la communication scientifique. Reconnus à l'égal des meilleurs dans le monde, les chercheurs de ces instituts s'expriment le plus souvent en anglais. Cette situation n'est pas spécifique à ces disciplines. Toute la recherche scientifique est confrontée au même problème : le lectorat scientifique francophone est restreint et l'impact d'un article en français reste faible compte tenu de l'étroitesse de son lectorat, de la réactivité des chercheurs d'autres pays à lire des documents en français et de la pratique quasi exclusive de l'anglais comme langue véhicule de communication. Au nom de la facilitation des échanges, mais aussi de la recherche d'une reconnaissance nationale et internationale, présenter le résul-

tat de ces recherches en anglais est devenu une pratique usuelle confortée par les modes d'évaluation des publications fondés pour la plus grande part sur des « facteurs d'impact » d'origine anglo-saxonne et plus spécifiquement nord-américaine.

Une telle situation peu satisfaisante pour la communauté francophone a fait l'objet de multiples communications et analyses. De plus en plus, les chercheurs, en particulier ceux des générations nouvelles, ont une pratique satisfaisante de l'anglais. Cette pratique leur permet de n'avoir guère de difficulté dans la vie courante du laboratoire. Leur capacité d'expression assure une transmissibilité fonctionnelle qui suffit à la réalisation d'un programme, gage de leur intégration au sein d'une équipe quand ils séjournent dans une unité de recherche à l'étranger. Cependant, la majorité d'entre eux n'est pas complètement bilingue. À des degrés divers, la charge conceptuelle de cette deuxième langue leur reste inaccessible ; elle est simplement surajoutée, superposée à leurs propos, sans fusion réelle avec celle de leur langue maternelle. Malgré des séjours répétés des scientifiques français dans les laboratoires anglo-saxons, et l'accueil en France de chercheurs de ces pays, l'échange conceptuel reste relativement schématique. Cette situation est encore plus marquée quand ces échanges concernent des scientifiques appartenant tous à des pays non anglophones, utilisant le modèle culturel anglo-saxon et pratiquant l'anglais comme langue relationnelle.

Cet effet est aggravé par une pratique désormais courante dans nombre de laboratoires : l'échange quotidien en anglais. Les acteurs francophones acquièrent une pratique meilleure de l'anglais, ce qui facilite leurs échanges avec leurs homologues étrangers, leur permet de ne pas être coupés du monde scientifique et

évite, lors d'un colloque international, de voir une salle se vider de 90 % de ses auditeurs à l'annonce d'une conférence en français. Cependant, le progrès n'est pas aussi significatif qu'il paraît. Une telle pratique conduit à l'élaboration d'un idiome véhiculaire dominé par les mots et locutions propres aux laboratoires et dont la diversité expressive est handicapée par la relative pauvreté du vocabulaire utilisé. Sociologiquement, cet usage a un corollaire pour le moins fâcheux : il finit par se créer des barrières au sein du laboratoire entre ceux qui parlent anglais et ceux qui ne le parlent pas, accentuant l'isolement du chercheur face au milieu social qui lui apporte ses ressources de recherche et qui le rémunère [1]. De plus, publier en anglais des travaux français diminue la perception qu'ont les lecteurs de l'originalité qu'apporte la réflexion francophone par rapport aux modes de pensée anglo-saxons. Accepter de limiter drastiquement ces communications en français conduit à prendre pour modèle des textes homologues écrits en anglais avec des conséquences qui peuvent être importantes sur le fond, le contenu, la réflexion de la communication projetée : affaiblissement, voire affadissement, de l'idée, mise aux normes du modèle de façon plus ou moins instinctive. Perdant cette part d'originalité, la communication ne peut avoir sur le lecteur un impact de l'importance souhaitée par son auteur et se place alors à la remorque des documents émis par les laboratoires anglo-saxons. De ce fait, les auteurs français sont les premiers acteurs de la dépréciation de l'information qu'ils souhaitent transmettre, avec les conséquences que cela implique à l'échelle de l'économie mondiale de la recherche : perte de la prévalence de leurs travaux et de la maîtrise des programmes multinationaux, faible représentation dans la gestion de l'organisme international, réduction de la créativité scientifique et, à terme, de l'innovation industrielle... À l'échelle internationale, ce phénomène réducteur a un effet pernicieux sur l'image que les sociétés francophones ont de la part du français dans l'expression scientifique : perte de confiance en la valeur des travaux réalisés dans la sphère francophone au bénéfice de ceux issus de travaux anglo-saxons, désintérêt pour les sciences et le financement de la recherche, mais aussi appauvrissement de la réflexion et de la vitalité intellectuelle en France et dans les pays d'expression française.

Si la pratique de l'anglais dans la recherche ne peut être contestée, il est en revanche indispensable que l'expression scientifique francophone puisse s'exprimer et faire valoir son originalité et sa force créative. Cette défense du français n'a pas pour objet de créer à côté du monolithe anglophone un autre monolithe qui serait francophone. La recherche scientifique est le fait de pays qui ont la possibilité de mettre en place des structures aptes à permettre l'émergence de connaissances nouvelles indispensables à leur développement. Chacun de ces pays s'exprime dans une langue qui lui est propre, polie par les concepts qui ont fondé son histoire. Il en résulte que chaque langue est porteuse d'une part conceptuelle forte qu'il est nécessaire de préciser puis de transcrire, avant de pouvoir la communiquer.

Toutes les sciences et en particulier les sciences de l'agronomie et de l'agriculture sont soumises à cette règle. Profondément ancrée dans l'histoire des collectivités humaines, elle nécessite une langue véhiculaire maîtrisée, apte à reproduire leurs multiples facettes. Une seule langue ne peut suffire pour satisfaire une ambition et une transmission à l'échelle du globe. D'autres langues peuvent et doivent apporter leur contribution à ces échanges : langues latines (français, espagnol, portugais, italien...) mais aussi russe, arabe, chinois à côté de l'anglais... Chacune d'entre ces langues correspond à une sphère culturelle au sein de laquelle les concepts ont des significations claires, mais qui ne se recouvrent pas obligatoirement de l'une à l'autre. Il serait judicieux que cette originalité soit reconnue et respectée. Pour écrire les publications en français, une bonne maîtrise de la langue est nécessaire, surtout si des idées capitales mais subtiles sont à faire passer. Lors de la lecture, pour apprécier toutes les subtilités d'un texte écrit en français élaboré, une bonne connaissance du français devient indispensable. La même exigence qualitative qui caractérise la traduction de textes économiques ou politiques à caractère international doit caractériser la communication scientifique. Y parvenir implique un travail préparatoire important qui porte sur le choix des mots, des locutions, mais aussi du sens que l'auteur leur accorde. La tâche est immense... La première action satisfaisante est simple pour un auteur français : s'il s'adresse à un Français, il doit reconnaître la nécessité d'écrire en français.

La communication scientifique en français nécessite la mise en place d'une politique linguistique de la recherche. De grandes orientations de communication ont été identifiées [2] à destination des pays anglophones et de la majorité des pays développés, à destination des pays francophones et des pays traditionnellement tournés vers la culture française et à l'attention du public de langue maternelle française. À ces actions, il faut ajouter la nécessité d'attirer les meilleurs scientifiques internationaux dans les laboratoires français. Cette politique doit être soutenue par des actions en faveur de la langue française [3] impliquant l'obligation morale qui lie les chercheurs à l'égard de leurs employeurs que sont les collectivités régionales et nationales, mais aussi les incitations nécessaires à la création de documents en français. Quelques mesures peuvent redonner au français un élan nouveau en tant que langue de communication scientifique ; elles relanceraient l'intérêt de la recherche scientifique auprès des jeunes générations et, mission essentielle, faciliteraient l'accès des francophones à cette culture. Ces mesures peuvent être d'ordres différents, comme l'obligation de publier régulièrement en français, d'inciter les commissions d'examen des carrières à considérer les publications de synthèses en français à l'équivalence des publications *princeps*, d'utiliser le volant du financement pour attribuer les crédits en tenant compte des publications en français, de développer des services de publication en ligne pour rendre disponibles ces publications en français [3]... Ces quelques mesures devraient pouvoir redonner au français un élan nouveau en tant que langue de communication scientifique.

En décidant de la création des *Cahiers d'études francophones/Agricultures*, il y a 13 ans, l'AUPELF-UREF, devenue depuis l'AUF (Agence universitaire de la francophonie), a clairement manifesté le désir d'offrir à la communauté scientifique un support d'expression à la hauteur des ambitions exposées. Cette revue permet aux chercheurs francophones des pays du Nord comme à ceux du Sud de faire connaître sans *a priori* de langue les résultats de leurs travaux. Elle offre par son rôle véhiculaire une capacité de réflexion entre chercheurs, agronomes et praticiens de milieux de production ; elle participe activement aux échanges entre partenaires quelle que soit leur situation dans le monde. Le choix de certaines rubriques présentes régulièrement dans

la revue (synthèses, études originales, options), la publication de numéros thématiques sont des faits d'édition précieux qui répondent à la demande d'un lectorat diversifié et soucieux de qualité tant sur la forme que sur le fond. La mise en ligne grâce à l'Internet permet d'en assurer désormais une diffusion globale, immédiate et gratuite. La décision de l'éditeur John Libbey d'adhérer au programme Agora (*Access to Global On line Research in Agriculture*) de la FAO permet aux *Cahiers Agricultures* d'être la première revue en français à paraître dans un panel de 747 revues anglophones, ce qui devrait, à terme, avoir un effet sur les facteurs d'impact nord-américains. Il faudrait aussi augmenter la capacité d'accueil de la revue pour lui permettre de répondre à une demande croissante de publication.

Ainsi se trouve facilitée la circulation des connaissances procurant aux chercheurs francophones du Nord comme du Sud un gain d'efficacité considérable. Assurément, la défense de l'expression scientifique en agriculture, agronomie et agroalimentaire n'est pas acquise. Face à l'impressionnante et incontournable puissance de la communication anglophone, le travail patient et exigeant entrepris depuis plusieurs années peut paraître démesuré. Divers indicateurs, tels que la montée de nouvelles langues, la nécessité d'accorder au mieux concepts et expressions, le développement de supports multimédias, l'amélioration rapide de logiciels de traduction réduisant l'intérêt d'une communication obligée en anglais, l'intégration du titre de la revue au programme Agora, permettent de penser que les données de ce problème sont en cours d'évolution positive.

Acceptons l'augure que ce déficit relevé en agriculture a désormais des chances tangibles de réussir. ■

Références

1. *La communication scientifique en français est vitale pour notre avenir*. Paris : Associations Avenir de la langue française, Défense de la langue française, Le droit de comprendre, 2004 ; 1 p.
2. *Les trois orientations de la communication scientifique française. Nécessité d'une politique linguistique de la recherche*. Paris : Associations Avenir de la langue française, Défense de la langue française, Le droit de comprendre, 2003 ; 3 p.
3. *Proposition d'action en faveur de la langue française dans les domaines scientifiques*. Paris : Associations Avenir de la langue française, Défense de la langue française, Le droit de comprendre, 2003 ; 2 p.